

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITE

14, rue Drouot (Paris 9°) - Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr.; Départements 24 fr.; Étranger 32 fr.

Quotidien Républicain du soir

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2°) - Téléph. CENTRAL 80-82

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

La Guerre aux Champs

Mon village de l'Est se perd au milieu des étendues forestières qu'illustre Théophile. Les champs épanantent une odeur d'herbe mouillée; les teintes violettes des sous-bois s'assombrissent à cause du ciel pluvieux. Triste été. Les jours vont décroître bientôt sensiblement, le soleil ne fait que de fugitives risettes et les vieux qui cheminent au pas de leurs chevaux fatigués, se penchent chaque jour un peu plus vers la terre qui les attire et les prendra sans doute avant la paix.

L'air a des ébranlements profonds; le sol tressaille; on le dirait en révolte. Les aïeux se redressent soudain, disant : « C'est le canon !... On entend tous les jours... et toutes les nuits ! » Ecoutez : de ce côté, c'est du Ban-de-Sapt; par là, c'est de Verdun !

Le mugissement lointain de l'airain guerrier se répète, se répercute. Nos populations, Monsieur, sont fort éprouvées. C'est toujours l'Est qui vous le savez ! Les vieux sont convaincus de ce qu'ils avancent; l'idée d'injustice par les sacrifices inégaux, imprégnés d'amertume leur voix qui chevroie :

« Ici, pensez donc, sur cinq cents habitants, il y a dix tués, cinq disparus ! Au village d'à-côté, il y en a davantage. »

« Je cite, moi, des pays bretons qui, sur une population analogue, ont perdu au feu un pourcentage plus élevé des leurs, et je conclus :

— Qu'est-ce que vous en dites ? Les aïeux hochent la tête; leur regard devient un peu plus terne, un peu plus vague; ils s'égaient dans les mélancolies insoufflables.

— Mais ne revienda-t-elle personne ?

— Le espoir ne tarde pas à envahir leur cœur, une fois de plus. Les desirs pris tout-à-coup pour des réalités s'affirment :

— Heureusement que ça touche à sa fin !... Pour l'hiver, ce sera terminé.

— Crovez-vous ?

— Il ne peut en être autrement !... Les succès suivent les succès !... Si, avec tous les villages qu'on délivre... Vous ne lisez donc pas le journal ?

C'est le Petit Parisien qui, chaque matin, leur apporte le réconfort — un Petit Parisien de la veille; mais, qu'est-ce que cela fait ? Certains reçoivent le Journal... quelques-uns même, le Matin. On bémolit presque toute cette presse bien pensante, si l'on ne songeait, malgré soi, aux désillusions, hélas ! toujours possibles. Et l'on se demande si tous ces verseurs de panacée et ces ravivoteurs de foi n'auront pas, dans l'avenir, la responsabilité de quelques découagements.

Car, enfin, rien n'est redoutable comme une illusion qui meurt ou qu'on démente. La vérité est dure parfois, âpre, farouche, mais on l'aime. L'erreur est déprimante, affolante, terrible, parce qu'elle finit toujours par être découverte et qu'on ne supporte pas d'avoir été trompé, dupé, lurré. Cela ne tient-il pas au nom que nous porton ?

Les anciens Gaulois ne craignaient, dit-on, qu'une chose; c'était que le ciel tombât sur leur tête. Le ciel qui tombe sur la tête, c'est la douloureuse vérité qu'on dissimulait derrière les joyeux rideaux des exagérations pueriles, des erreurs captivantes, et des mensonges souriants. Ne faisons pas injure au courage de nos concitoyens; disons-leur notre pensée :

« Voyons, pourquoi la guerre a-t-elle éclaté ?... N'est-ce pas, au fond, pour les Balkans tout entiers ?... Comment, dans ces conditions, voulez-vous que le rameau d'olivier symbolique puisse nous être apporté avant que tous les Balkans ne soient en guerre ?... Tout serait à refaire dans dix ans. La Bulgarie, la Serbie, sont dans la fournaise. La Roumanie n'y est pas. La Grèce non plus. Il faut attendre. Et quand elles y seront il conviendra de compter encore six mois de lutte... puis huit mois de négociations de paix. Cela fait quatre-vingt-dix jours... »

— Les aïeux hochent la tête, passent le revers d'une main calleuse sur leurs yeux. Cela leur semble logique. Ils murmurent :

— Oh ! cela pourrait bien durer deux ans... si on ne tuait plus !...

Mais, si on ne tuait plus, ce ne serait plus la guerre. Elle serait virtuellement finie. Or, ce n'est pas le cas. Etendant le bras vers la plaine, ils montrent les champs :

— Quel ouvrage !... Des friches, quoi ! Comment, après, remettra-t-on les terres en état ?...

Il faut songer à celles bouleversées par les tranchées et les obus. Pour être heureux, dit le proverbe, il convient de regarder ceux qui souffrent plus qu'on ne souffre soi-même. Hélas ! le mal de l'un ne guérit pas celui de l'autre. Et si la philosophie est une arme contre la désespérance, employons-nous à la fournir abondamment. Elle vaut encore mieux que les espoirs faciles, qui risquent de crever comme des bulles de savon, pour ne laisser que du vide ou du néant dans les âmes.

Non ! braves gens, la guerre n'est pas un bout. Vous ahanez, courbés sur la glèbe ingrate qui s'arrose de vos sueurs; prenez votre courage à deux mains; car, plus on avance, et plus c'est nécessaire. Le civil doit tenir. Eh ! n'êtes-vous pas des civils, et votre rôle n'est-

il pas aussi grand que le rôle militaire ? Les labours ne sont épargnés ni à l'âge le plus tendre, ni à la fragilité féminine, ni à la sénilité. C'est l'inexorable loi du temps présent. L'été passera... l'automne viendra. L'après les moissons, les vendanges, les semailles !... Le but recule, semble-t-il, à mesure qu'on approche. Mais ce n'est qu'en apparence, et ce n'est point l'occasion d'évoquer le mirage qui explique tout parfois et qui, souvent, n'explique rien. Foin des images faciles ! Personne, aujourd'hui, n'est le maître de l'heure, et le Kaiser lui-même ne peut imprimer au Destin une direction conforme à son désir ou à sa volonté.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Gilles NORMAND.

En quoi consiste

LE

Grand Concours des Lois Sociales

organisé "Le Bonnet Rouge"

vous le saurez bientôt

(Voyez notre 2° page)

A BATONS ROMPUS

On avait un peu oublié les suffragettes depuis la guerre. Des femmes qui jettent des bombes sur des châteaux, qui incendient des greniers, qui provoquent des déraillements de train, qui malmenent des agents de police, qui cravachent et giflent des ministres, voilà, certes, de quoi exciter la curiosité en temps de paix. Mais, depuis que les nations de l'Europe ont entamé leur grand match homicide, ces exploits ont été singulièrement dépassés, en ampleur, en nombre, et en conséquences meurtrières.

Aussi, les dames belettes et les demoiselles acides, qui prétendaient conquérir le droit de vote à la force des ongles et des dents, avaient renoncé à leur propagande.

Les gardiens de prison et les surgeons d'outre-Manche n'en étaient point fâchés. Les incartades des suffragettes leur imposaient, en effet, des besognes d'une nature particulièrement choquante pour leur respectabilité britannique.

Incarcérées, ces péronnelles fanatiques prétendaient pratiquer la grève de l'estomac, et se laisser mourir de faim, si l'on ne consentait point à les relâcher. Afin de conserver des vies si précieuses, géoliers et médecins devaient administrer de force, à ces viragos en délire, leur ration alimentaire. Et vous devinez quels pugilats et à quelles violences docteurs et gardiens devaient se livrer pour introduire, dans le tube digestif des récalcitrantes, la canule destinée à leur ingurgiter les sucs nourriciers.

Les conditions nécessairement un peu brutales dans lesquelles s'exerçait cette contrainte par corps à corps, suscitaient d'ailleurs de véhémentes protestations de la part des âmes sensibles. Et nous connaissons, avant les enquêtes des commissions franco-belges sur l'invasion allemande dans les Flandres, des récits d'atrocités à faire dresser les cheveux sur la tête des lecteurs habituels de M. Gaston Leroux.

On conçoit que des personnes ainsi accoutumées à passionner l'opinion publique, ne puissent demeurer indéfiniment dans le calme et le silence.

Aussi, mistress Christabel Pankhurst, doyenne et leader de la « Women Political and social union », vient-elle d'organiser à Londres un cortège qui a provoqué l'enthousiasme des badauds.

L'originalité de cette manifestation n'était point, à mon avis, dans les costumes des nombreuses figurantes, car rien ne ressemble à une broche comme une « obusette » et à une blanchisseuse comme une « munitionnette ».

Ce qui sort, selon moi, de la banalité, c'est l'idée d'avoir placé, à la tête de cette procession, saint Michel et Jeanne d'Arc, et d'être allés, sous la conduite de cet archange et de cette héroïne, déposer des couronnes au pied des statues de Nelson et de Wellington.

Je ne pense point que la censure soit assez maladroite pour m'interdire de décrire le sens de cette symbolique conception, car ce ne serait pas ma pensée, mais celle de mistress Pankhurst, qui se trouverait mutilée par ses ciseaux.

La « leader » des suffragettes a sans doute, entendu dire que le peuple anglais a oublié le différend un peu vif qui le brouilla jadis avec la Pucelle d'Orléans, et que nous devons oublier, de notre côté, les discussions acrimonieuses que nous eûmes avec lui, au temps de Trafalgar et de Waterloo.

Léon bonne à méditer.

Monsieur BADIN.

LA GUERRE

Succès russes sur la Lipa et au Caucase

Sur la Lipa, en deux jours, nos alliés ont fait prisonniers 12.000 hommes, 330 officiers et ce n'est point l'occasion d'évoquer le mirage qui explique tout parfois et qui, souvent, n'explique rien. Foin des images faciles ! Personne, aujourd'hui, n'est le maître de l'heure, et le Kaiser lui-même ne peut imprimer au Destin une direction conforme à son désir ou à sa volonté.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Laissons donc s'accomplir le temps des récoltes. Il est éphémère. Il n'y a que celui de la moisson humaine qui se prolonge; il n'aura pour limites que celles assignées par la force de résistance qui, chez les belligérants, est un capital énorme en voie d'épuisement.

Calomnies et Calomniés

« Dans une démocratie la calomnie, c'est-à-dire l'accusation mensongère, doit être châtiée durement. »

C'est M. Urbain Gohier qui exprimait en ces termes cette vérité première, en des jours où il ne calomniait pas encore les chefs de la Démocratie et les meilleurs amis du Peuple dans de petites brochures anonymes, répandues clandestinement.

Ce qui me remet ces lignes en mémoire, c'est le débordement d'injures et de calomnies qui a provoqué dans la presse réactionnaire, et dans les libelles de M. Gohier, le discours couraigeux et sage prononcé par M. Joseph Caillaux à l'occasion de la fête nationale, anniversaire de la prise de la Bastille.

Ce don d'exciter par les services qu'il a rendus et rendra encore à la Démocratie, les calomnies des ennemis du peuple, M. Joseph Caillaux le partage avec quelques-uns des hommes qui, à des titres divers, honorent le mieux leur pays et leur temps.

On annonçait, ces jours derniers, la mort héroïque du capitaine Gabriel Burdeau. Agé de trente-deux ans, engagé volontaire dès l'ordre du jour en février dernier, Gabriel Burdeau vient d'être tué dans un des récents combats livrés autour de Verdun. La nouvelle de sa fin glorieuse nous rappelle la triste mort de son père, qui succomba étouffé sous les calomnies et les outrages des publicistes de sacristie et des traîtres de plume du Roy. Fils d'un canut de Lyon, Auguste Burdeau avait pu, grâce aux bourses que la République accorda aux enfants pauvres quand ils manifestent quelque goût pour l'étude, développer et orner sa brillante intelligence; il entra à l'école normale supérieure, devint professeur de Lettres, et termina sa carrière à Nancy, à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares qualités. Il ne se déroba point. Il devint député, puis, à plusieurs reprises, ministre. Enfant du peuple, pupille de la République, il ne fut jamais autre chose que Français, à Nancy ou à Paris. Comme beaucoup d'universitaires, Burdeau fut sollicité de mettre au service direct de la nation ses rares

Aux Écoutes

L'Évidence

Cà et là, à Beaumont-sur-Oise, ces jours-ci, et trop peu à mon avis, des essais ont lieu de boutiques municipales. Les denrées y seront vendues à prix raisonnables et l'acheteur ne sera plus la proie sans défense livrée aux spéculations de commerçants peu scrupuleux.

Dans certaines régions, fort timidement, des coopératives se sont formées. Elles prospèrent, mais elles ne s'appellent pas des coopératives. Et le vif du tout c'est le socialisme d'une lieue, il évoque des mots terribles comme celui de communisme. Quelle horreur ! On a établi des centres de ravitaillement. On a mis en commun les moyens d'achat. A la bonne heure ! Avec les idées ainsi habillées, on se retrouve au moins entre honnêtes gens.

C'est de la sorte que les personnes aisées ont accepté de faire partie de ces groupements d'acheteurs. Ceci prouve : premièrement que ceux qui ont un peu de quoi savent compter lorsqu'il s'agit de la guerre, deuxièmement que les principes de bon sens qu'on dédaignait aux temps calmes.

Quand une municipalité s'empare d'une boutique et devient bouchère ou épicière, elle fait un acte qu'elle n'est jamais osée jadis. L'acte en lui-même est en soi pourtant tout louable et si surabondamment utile.

Lorsque la même municipalité distribue des terrains, elle reçoit de justes approbations, parce qu'on est en guerre. Or, cette prise de possession est un achèvement vers la commune rêvée, ou chaque famille aura le champ dont elle verra.

Mais il ne faut pas crier toutes ces choses. Peut-être que si on finit par s'apercevoir qu'il y a un réel profit à continuer à s'enrichir pour les intérêts de tous, on profitera des essais déjà tentés ; seulement, il ne faut méconter personne. Je sais telle petite ville où la tentative de coopération ne réussira pas, à cause de cela.

Dame ! Il y aura des élections, les hostilités terminées, et il ne faut méconter personne. Ah ! si les municipalités avaient toutes le même courage !

Fanny CLAR.

le tort de conserver leur vigueur républicaine et le souci des libertés, si chèrement conquises par la presse.

M. Briand, d'abord, pensait que nous exagérions un peu. Il a convenu ensuite qu'en matière de censure il fallait faire la part de l'ignorance et de la bêtise de certains censeurs.

Nous lui avons fait observer qu'il évitait aisément beaucoup de soucis en renonçant tout simplement à la censure politique.

Vraiment ignorants et bêtes, nos censeurs ? M. Briand exagère...

Pour le musée Rodin, 10.813 francs ont été votés. Les collections et les œuvres du grand sculpteur vont être installées au Musée Rodin.

En remplacement de M. Maspero, M. René Cassin a été nommé. Epigraphiste, professeur au collège de France depuis 29 ans, docteur ès-lettres, officier de la Légion d'honneur, etc., etc., le nouvel élu ajoute un litre de plus à une liste déjà longue.

La Guerre et les Humoristes. — Le Salon des humoristes qui a, galerie La Botte, 64 bis, rue de La Boétie, un si grand et si légitime succès, va fermer ses portes à la fin de ce mois et les magistrats compositions qu'il contient vont aller rejoindre les collections particulières de amateurs avisés qui les ont achetées. Il ne reste donc plus que quelques jours pour visiter ce Salon qui, en dehors de sa valeur artistique, a une très haute portée pour la propagande française.

Vient de paraître :

UNE POLEMQUE REPUBLICAINE

Au-Dessus ou au-Coeur de la Mêlée ?

PAR

J.M. RENAIOTOUR © Stéphane SERVANT

Paul-Hyacinthe LOYSON

AVEC UNE LETTRE DE ROMAIN ROLLAND

ÉDITION DE L'ESSOR

Une forte brochure de 98 pages : 50 centimes

EN VENTE

aux Bureaux du "Bonnet Rouge"

142, Rue Montmartre, Paris

Enseignement

Brebis galeuses, Énergumènes !

Je sais que nous aurions tort de prêter une trop grande attention aux petites élucubrations de certains esprits réactionnaires à qui la guerre n'a en core rien appris. Nous ignorons pas que, malgré l'union sacrée, l'école laïque conserve les mêmes adversaires qui, sournoisement, font la guerre de sape et de mine contre cette noble institution républicaine, à laquelle nous sommes fiers d'appartenir.

Mais nous ne pouvons toutefois passer sous silence l'article intitulé "Instituteurs", paru dans l'Écho de Paris du 18 juillet 1916.

En effet, brebis galeuse et énergumène était ce brave Chalopin qui, le 30 octobre 1914, après avoir mérité, par son énergie et sa vaillance, une belle citation, trouva la mort dans le Nord, près de Mouchy !

Brebis galeuse et énergumène était aussi notre bon camarade Emile Clay, vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme qui, parti comme simple soldat, a conquis un à un ses galons sur les champs de bataille. Il est actuellement sous-lieutenant et a été cité deux fois à l'ordre du jour.

Brebis galeuses et énergumènes étaient ces vaillants gradés instituteurs qui, par leur belle assurance stimulent et encouragent les soldats de leur compagnie, de leur batterie ou de leur section, et les amènent à accomplir les actes les plus glorieux.

Brebis galeuses et énergumènes étaient ceux qui, trouvant que tout n'allait pas au mieux, recherchaient une solution heureuse à un état de chose déplorable, en acceptant l'aide précieuse de ceux que M. Beaurieu désigne sous ce nom, qui veut être une insulte : les politiciens !

Brebis galeuses et énergumènes étaient également ceux qui, dans leurs syndicats ou dans leurs amicales faisaient leurs efforts pour améliorer l'enseignement officiel et aussi la situation matérielle de leurs collègues.

Nous commençons à voir clair ! Tant mieux !

Nous préférons les injures ainsi lancées, aux paroles mielleuses dont on essayait de nous endormir depuis quelque temps !

Nous élions autrefois les ridicules allodors, et cela ne nous gênait guère. N'en déplaise à M. Beaurieu et à ses disciples, je me flatte d'être aujourd'hui ce qu'il appelle une brebis galeuse et un énergumène. Je suis en bonne compagnie.

Tous les Sports

TIR

U. S. T. F. — Les résultats de la séance de tir du jeudi 20 juillet au stand militaire d'Autueil, où 63 tireurs se sont présentés, ont donné les classements suivants :

Distance 800 mètres. Tir sur silhouette. Maximum, 8 points en 4 balles. Position du tireur debout, sans appui.

Ont obtenu 7 points en 4 balles : MM. Champion Roger, Lafaye, Calon Michel.

2^e série, soit 6 points en 4 balles : MM. Marouby, (Frampon Fernand, Merlet, 2^e série, soit 5 points en 4 balles : MM. Couplier, Guérin, François Jean, Grunel.

Les Courses de Saint-Sébastien

AUJOURD'HUI, DIXIEME JOURNEE

Prix de Rentier. — Questru, Thirsty.

Prix du Sport Belge. — Eo. Venderbilt, Eo. Cohn.

Prix Auteuil-Longchamp. — Crow Prince, Eo. Venderbilt.

Prix Chronique du Turf. — Eo. Cohn, Eo. J. Lieux.

Grande Course de Haies. — Our Love, Va Tout.

Le Public réclame

LES GENDARMES TERRITORIAUX

Le sous-officier de l'honneur de venir voir entretenir de la situation tout à fait anormale qui est faite aux gendarmes territoriaux provenant de l'éclatement civil, en vous priant de vouloir bien faire le nécessaire auprès de la commission de l'armée pour faire cesser cet état de choses.

Une circulaire ministérielle de février 1916 a décidé que les gendarmes territoriaux, sortis des rangs de métier, qui étaient aux armées depuis 18 mois et les a fait remplacer par des réservistes territoriaux, même de la classe 1887, alors que dans les autres armes cette classe n'est pas encore appelée.

Une circulaire de la même autorité, de fin juin dernier, a décidé la relève des gendarmes comptant un an de présence aux armées pour faire partir ceux de l'active restés jusqu'ici à l'intérieur et âgés de moins de 35 ans.

Quelle est donc dans ces conditions la durée du séjour aux armées des réservistes territoriaux (c'est-à-dire civils) ? Il semble qu'il doit être au moins long que celui des gendarmes de carrière qu'on a relevé à 28, 30 et 35 ans, surtout s'il est vrai que le temps passé par eux dans les brigades de l'intérieur, jusqu'à 33 ans de service, leur soit payé comme annuités supplémentaires de retraite, pendant que l'élément civil et plus âgé remplissent leurs fonctions aux armées.

Je voudrais aussi savoir si ces territoriaux, qui ne sont titulaires d'aucune retraite, sont admissibles à plus d'obligations militaires que leurs camarades de classe affectés aux autres armes.

Dans l'espoir que vous voudrez bien signaler cette situation, je vous prie de croire à ma reconnaissance et à mon entier dévouement.

I. G.

Ce qu'on trouve dans

"Les Naufrageurs de la Patrie"

Histoire d'un Louis d'Or... et d'un Terrible engin ;

Le Réve des Bons Messieurs de l'Action Française ;

Les Pandiffamateurs et l'Union Sacrée ;

Le Dégorgement de l'égoût. Chapitre emprunté — titre en moins — à l'Action Française ;

Ceux qui trahissent ;

Leur Coup de force ;

Ceux qui font assassiner ;

Un jugement nous condamnant à payer quinze louis, et fétissant les gens du Roy,

Et quelques autres choses que les Républicains trouveront plaisir à lire.

"Les Naufrageurs de la Patrie" — une forte brochure de 64 pages — est en vente au service de librairie du Bonnet Rouge, 142, rue Montmartre. L'exemplaire : 25 centimes. Le cent : vingt francs.

Fernand MORELLE.

Avez-vous besoin d'un renseignement ?

Vous pouvez le demander au **Bonnet Rouge**

Il est répondu à toutes les lettres, soit par courrier, soit dans le journal sous la rubrique : **RÉPONSE AU LECTEUR.**

POUR LES LOYERS

Pour les questions d'ordre juridique

POUR LES CONTRIBUTIONS

Une permanence est établie les mardi et samedi, de 10 h. 1/2 à midi, 14, rue Drouot.

Les réponses aux demandes de renseignements écrites sont publiées tous les jours, en deuxième page, sous la rubrique :

"LA DÉFENSE DES LOCATAIRES"

Pour toutes les autres questions

Une permanence est établie les lundi, mercredi et samedi, de 17 à 19 heures, à la Rédaction du Bonnet Rouge, 142, rue Montmartre.

Les « Auxis »

Histoire d'une note, parue, puis démentie, puis réparée, et de quelques loques dont on veut parer les soldats de la belle France.

Hier matin, une note parue dans différents journaux, informait le public que la tenue des auxis allait être modifiée. Plus de bleu horizon pour ces pelés, ces galeux qui encombrèrent nos rues et les terrasses des cafés. Ah ! ils sont malades ! Il en est qui ont même poussé l'impudence jusqu'à se verser dans l'auxiliaire après des maladies ou des blessures contractées au front. Eh bien, on leur fera voir ce qu'il en coûte de n'être pas aussi solides qu'un tic de la brigade centrale ou qu'un prestigieux cipal.

Or, voilà que, comme nous allions soit à des parties opposées, pour porter la question à la tribune et demander au gouvernement qu'il veuille bien inviter l'autorité militaire à se souvenir que des soldats, même de l'armée auxiliaire, sont aussi des citoyens, et que en France l'armée n'est pas faite de mationnettes.

Alors quoi ? Va-t-on ou ne va-t-on pas envoyer la circulaire ? Va-t-on ou ne va-t-on pas l'appliquer ?

Il est impossible de rien savoir. Mais ce que nous tenons à dire, c'est que si l'on pousse la plaisanterie jusqu'au bout, il se trouvera des députés de Paris, appartenant à des partis opposés, pour porter la question à la tribune et demander au gouvernement qu'il veuille bien inviter l'autorité militaire à se souvenir que des soldats, même de l'armée auxiliaire, sont aussi des citoyens, et que en France l'armée n'est pas faite de mationnettes.

Alors quoi ? Va-t-on ou ne va-t-on pas envoyer la circulaire ? Va-t-on ou ne va-t-on pas l'appliquer ?

Il est impossible de rien savoir. Mais ce que nous tenons à dire, c'est que si l'on pousse la plaisanterie jusqu'au bout, il se trouvera des députés de Paris, appartenant à des partis opposés, pour porter la question à la tribune et demander au gouvernement qu'il veuille bien inviter l'autorité militaire à se souvenir que des soldats, même de l'armée auxiliaire, sont aussi des citoyens, et que en France l'armée n'est pas faite de mationnettes.

Alors quoi ? Va-t-on ou ne va-t-on pas envoyer la circulaire ? Va-t-on ou ne va-t-on pas l'appliquer ?

Il est impossible de rien savoir. Mais ce que nous tenons à dire, c'est que si l'on pousse la plaisanterie jusqu'au bout, il se trouvera des députés de Paris, appartenant à des partis opposés, pour porter la question à la tribune et demander au gouvernement qu'il veuille bien inviter l'autorité militaire à se souvenir que des soldats, même de l'armée auxiliaire, sont aussi des citoyens, et que en France l'armée n'est pas faite de mationnettes.

LE HASARD ne sera pour rien dans le Grand Concours des Lois Sociales

organisé par "Le Bonnet Rouge"

ET CEPENDANT aucun résultat ne sera connu à l'avance, même par les organisateurs du Concours. ? ? ?

Nous publierons DEMAIN la liste des Prix

bleau, dont la 100^e représentation aura lieu dans quelques jours. Au 1^{er} tableau : Les beaux modèles », grand défilé de 50 jolies femmes, premiers prix de beauté. Fauteuils : 1, 2, 3 fr.

En résumé, les prêts de titres de pays neutres ont été effectués et les titres ont été remis à leur détenteur.

Alec Carter, le meilleur jockey d'obstacles du monde, dont la mort courageuse a stigmatisé ceux qui s'étaient plu à douter de son courage, parce qu'il montait avec prudence dans ses courses.

A la même époque, Jean Bouin est tué.

Jean Bouin, le champion extraordinaire de course à pied, le recordman du monde de l'heure. Le seul champion, enfin, que la France pouvait avec raison aligner aux Jeux Olympiques.

Et, ironie, la mort le frappa alors qu'il était au pas de course, montant à l'assaut des tranchées allemandes !

Ce beau corps d'athlète repose maintenant dans une allée du château de Boucouville. Il resta plusieurs jours sans qu'on pût aller chercher, entre les deux lignes ennemies.

Tombés aussi J. Caillé, du Métropolitain-Club, 3 fois champion de France 800 m., 1900, 1910, 1911 ; Dantiqny, champion de France 800 m., 1913, 1914 ; Granger, champion de France 5.000 m., 1913 ; Massot, champion de France 5.000 m., 1914 ; Max Ludo, un de nos meilleurs boxeurs, poids lourds, sparring-partner de G. Garçonier ; Georges Lutz, ex-champion de France des 100 kilomètres sur route ; Watteletier, du Tour de France ; Elia Carpentier, de l'Olympique Lillois ; Camard, international d'association ; Henri Dumas, excellent coureur cycliste. Puis c'est le brave François Faber, le géant de Colombes, Luxembourgeois, il a voulu servir la France. Il paie de son sang ce geste de reconnaissance.

Insatiable, le mort nous prend Pégoud, un des rois de l'air, le créateur de « looping ». Il est tué dans un combat aérien à 3.000 m. au-dessus de Belfort.

Voici encore : Piet, ex-champion de France de boxe ; Descamps, international rugbyman du Racing-Club de France ; Marius Thé, motocycliste ; Boudreaux, international de rugby ; Dubouché, champion de Paris des 110 m. haies en 1908 ; Hourlier, Comès, les deux beaux-frères, champions cyclistes, gagnants des derniers six jours de Paris ; Bouchard, de l'Olympique de Marseille, Raffin, du Rugby-Club Toulonnais, Henri Frémont, des White-Harriers, Faravello, engagé dans les Gardiens ; Mourgues, de Bordeaux, Auger Dubrulle, recordman du Nord des 1.500 m. ; Georges Boillot, roi du volant, à qui l'on vient à peine de donner la Légion d'honneur, lorsqu'il tombe mortellement frappé dans un combat aérien. C'est enfin, tout récemment, François Raynal, un de nos meilleurs champions de natation, gagnant de la traversée de Paris à la nage. Et cette semaine, Tour de France » et l'aviateur suisse Ingold, qui avait pris du service en France, qui rejoignent dans la tombe leurs infortunés camarades.

Et combien, combien d'autres !

Nos journaux sportifs paient également leur tribut.

D'excellents sportifs en même temps que charmants confrères ne sont plus. L'Auto voit successivement disparaître André Guymon, Pimbert, De Lubersac, Gaubert, Weill, Diraison Seylor, et reste sans nouvelles, depuis quinze mois, de Théodore.

De son côté Sporting perd Richard, Delgaud, Perrons.

Et l'Écho des Sports est intimement touché par la mort de Fernand Bidaul.

— Que le souvenir de tous ces braves soit toujours en notre mémoire.

Nous ne pouvons oublier que par la pratique des sports ils avaient revêtu une race forte, autrement que par les armes. Quand l'ère de paix sera revenue, suivons leur exemple et continuons leur œuvre de régénération humaine.

A. BONTEMPS.

Les Sursis du Front (1)

UNE INTERVENTION DE LA LIQUE DES DROITS DE L'HOMME

Un grand nombre de militaires condamnés ont obtenu la suspension de l'application de leur peine, afin d'aller combattre au front.

Or, si, par une circonstance indépendante de leur volonté, blessure, maladie, épuisement physique, ils sont versés dans l'auxiliaire ou réformés, l'autorité militaire les

(1) Ce communiqué, qu'il avait été interdit aux journaux de publier la semaine dernière, peut être donné aujourd'hui.

Les Planches

COMÉDIE-FRANÇAISE — 8 h. L'Aventurière. — L'Anglais tel qu'on le voit.

OPÉRA-COMIQUE — Relâche.

OPÉRA — 8 h. 15. Le Voyage en Chine.

THÉÂTRE SAINT-MARTIN — 8 h. 15. Mardi, mercredi, soirée ; jeudi, matinée et soirée ; vendredi, samedi, soirée ; dimanche, matinée et soirée ; Mme Vica Serizy, Jean Kemm, André Calmettes, Garay, Rany.

VARIÉTÉS — 8 h. 30. La revue. — L'École du Filon.

GYMNASE — 8 h. 30. La Charrette Anglaise.

NOUVEAU-COMÉDIEN — 8 h. 15. Le Chemineau. Mardi, jeudi, samedi, dimanche. Dimanche, matinée à 2 h. 15. Mme Moreau, MM. Daragon, Cazalis.

RENAISSANCE — 8 h. 10. L'Hotel du Libre-Béghar.

FOLIES-ROYAL — 8 h. 30. Le Veilleur de Nuit.

ATHLÈTE — 8 h. 30. Loute.

GRAND-GUIGNOL — 8 h. 30. Le Château de la Mort Lente. Le Bot du Nez. — Bon souper, bon gîte, et l'Anticlérical.

DELAZET — 8 h. 30. Feu Toupinel.

VAUDEVILLE — 2 h. 30 et 8 h. 30. Cinéma (n. programme).

NOUVEAU-COMÉDIEN — 8 h. 30. Le Mariage de Catouli.

APOLLO — 8 h. 15. Rip.

Music-Halls - Concerts - Cabarets

FOLIES-BERGÈRE — 8 h. 30. La Revue des Folies-Bergère.

DELÍLIA — 8 h. 30. Spectacle varié.

CONCERT MAYOL — La grande revue annuelle C'est Coura ! 2 actes, 20 tableaux, 100 artistes, 100 costumes. Au 1^{er} tableau : Les Reines Mondiales, grand défilé des 30 plus jolies filles du monde.

MARIQUY — 8 h. 30. La Revue de Rip.

SCALA — 8 h. 30. Laissez les rubans, to vu.

ELDORADO — 8 h. 15. Les Saltimbanques.

AMBASSADEURS — 8 h. 30. Revue.

GAITE-MONTMARTRE — 8 h. 30. Revue.

FOLIN DE LA CHANSON — 8 h. 30. Les chansonniers et la revue.

PIE QUI CHANTE — 8 h. 30. Les chansonniers et la revue.

LE VÉRI — 8 h. 30. La Revue du Caboli.

CHIZ SENGAS, 25, rue Fontaine. — 8 h. 30. Concert avec les meilleurs artistes.

Tous les jours, de 4 à 4 heures, apéritif-concert. Fauteuils, 0 fr. 50.

EUROPÉEN — 8 h. 45. Concert. Place.

Courrier des spectacles

COMÉDIE-FRANÇAISE — Dimanche 25, à 1 h. 30, matinée : Les Deux Gaires. MM. de Féraudy, Re naudin, Mmes Berny, Bovy, E. Dax, Prémont.

OPÉRA — 8 h. 15. Le Chemineau. Mardi, jeudi, samedi, dimanche. Dimanche, matinée à 2 h. 15. Mme Moreau, MM. Daragon, Cazalis.

RENAISSANCE — 8 h. 10. L'Hotel du Libre-Béghar.

FOLIES-ROYAL — 8 h. 30. Le Veilleur de Nuit.

ATHLÈTE — 8 h. 30. Loute.

GRAND-GUIGNOL — 8 h. 30. Le Château de la Mort Lente. Le Bot du Nez. — Bon souper, bon gîte, et l'Anticlérical.

DELAZET — 8 h. 30. Feu Toupinel.

VAUDEVILLE — 2 h. 30 et 8 h. 30. Cinéma (n. programme).

NOUVEAU-COMÉDIEN — 8 h. 30. Le Mariage de Catouli.

APOLLO — 8 h. 15. Rip.

Faits divers financiers

Société lyonnaise de cellulose. — Le bilan de l'exercice 1915 se solde par un bénéfice net de 33.373 francs. Un dividende de 15 francs par action a été voté.

Credit Franco-Egyptien. — Pour l'exercice 1915-1916, le bénéfice net est de 470.156 fr. contre 291.771 fr. précédemment. Le dividende a été fixé à 7 fr. 30 par action, tandis qu'aucune répartition n'avait été faite l'an dernier. Les bénéfices avertis été absorbés par un remaniement financier.

Stainerie Fournier. — Le bénéfice disponible en 1915 ressort à 2.547.339 fr. au lieu de 1 million 800.011 fr. en 1914. Le dividende a été fixé à 12 fr. par action contre 7 fr. 50.

Saint-Raphaël Quinquina. — Les résultats pour 1915-16 se traduisent par un bénéfice net de 338.772 fr. au lieu de 234.824 fr. L'assemblée a voté un dividende de 8 fr. 75 par action alors qu'une répartition n'avait été faite l'année dernière.

Chantiers de la Gironde. — Le dividende de l'exercice 1915 a été fixé à 25 fr. brut par action, contre l'année dernière. Le dividende des actions nouvelles est de 12 fr. 50 brut.

Distilleries de l'Indo-Chine. — En 1915, les résultats obtenus accusent un bénéfice net de 1.108.733 fr. au lieu de 780.395 fr. en 1914. Le dividende a été fixé à 45 fr. par action contre 40 fr. précédemment.

Forges et Acieries de Commercy. — Pour l'exercice 1915-16, le dividende a été fixé à 65 fr. pour les actions nominatives et 61 fr. 37 pour les actions au porteur.

Établissements Rébillon frères. — De même que l'an dernier, aucun dividende n'a été réparti pour l'exercice 1915-16.

Société générale des Chemins de fer économiques. — Après approbation des comptes de l'exercice 1915, les actionnaires ont fixé le dividende à 12 fr. 50 par action et 20 fr. 90 par part.

La Saie Artificielle. — Les bénéfices en 1915 ont atteint 1.068.978 fr. au lieu de 665.817 fr. en 1914. Distribution d'un dividende de 35 fr. 70 aux actions et de 11 fr. 85 aux parts ; pour le présent exercice, les actions auront reçu 6 fr. et les parts n'auront rien touché.

Carrières de Douest. — Le dividende du dernier exercice a été fixé à 32 fr. 50 par action au lieu de 15 fr. précédemment.

Établissements Hutchinson. — Le bénéfice de l'exercice 1915 s'élève à 2.531.221 fr. contre 2.416.152 fr. en 1914-15. Il sera distribué un dividende de 30 fr. aux actions privilégiées et de 45 fr. aux actions ordinaires.

PETITES ANNONCES

Les offres et demandes d'emplois sont insérées gratuitement et tous les jours.

OFFRES D'EMPLOIS

ON DEMANDE employé, homme ou femme, au courant du langage et peu occupé. Photo Dupont, 30, rue de la République, Saint-Denis.

ON DEMANDE des ouvriers spécialistes pour la vesie de cuir (atelier ou dehors). Bien payé. S'adresser : 44, rue du Roussain.

ON DEMANDE jeune homme pour courses et magasineries retenuces. Heringfeld, 1, boulevard de Belleville.

ON DEMANDE une très bonne mécanicienne pour le liège sac de dames. Heringfeld, 1, boulevard de Cléchy.

DEMANDES D'EMPLOIS

EX QUINCAILLER réfugié connaissant machines agricoles, cycles, automobiles, électricité, desiré place voyageur ou autre. Castellani, 87, rue de la Prévoyance, Vincennes.

PRÉPARATEUR en pharmacie libéré cherche poste d'élève ou place, province ou Paris, province ou étranger. H. Lancel, 66, rue Diderot, Paris.

DAME 50 ans, cherche à diriger l'école ou pren drai chez elle personne âgée ou malade. Très alerte et très gaie. Lecorre, rue Brémondie, Pontoise.

MONTEUR électricien, bonnes références, cherche emploi. Lumière, sonneries, téléphone. Ecrire Robert Cornil, 33, avenue des Terres.

CHIAFFER d'auto réformé, demande place de conducteur. Charvoz, impasse de Montfaut, 10, Paris.

JEUNE femme de mobilisés, 28 ans, demande place de vendeuse, ou tout autre emploi manuel. Mme Agreste, 112, rue Saint-Martin.

JEUNE fille, de confiance, 23 ans, cherche à accompagner dans ou enfants aux bains de mer ou campagne. Amélie, 9, rue Saint-Merri.

ON DEMANDE bon opérateur pour photographie. Ecrire en donnant références M. T., 32, rue de Bonne-Nouvelle, Paris.

ON DEMANDE jeune dame de confiance, demande distinction et éprouvée. Ecrire Edmond, poste restante, rue Danlon.

FEMME de guerre, rapatriée de la jambe gauche, médaillé militaire et Croix de guerre, vingt-six ans, bachelier, dessinateur-décorateur avant la guerre, cherche place de secrétaire ou de caissière, ou tout autre emploi, convenant à ses aptitudes. Ecrire à M. Henri Leclerc, 22, rue de Beaune.

JEUNE homme, sérieux réf., dem. emploi compt.

Le gérant : LÉON BAYLE.

Imprimerie spéciale du Bonnet Rouge, 18, r. N.-D. des Victoires, Paris (2^e).